

LE REVERS DE LA MEDAILLE

Intervention au séminaire de l'ACF-Est à Strasbourg le 24 avril 2008.

L'annonce de ce que j'interviendrais sur le thème de la perversion est le fruit d'un petit malentendu. La perversion peut cependant se déduire comme l'envers de ce dont il va être question.

J'avais néanmoins bien évoqué ce mot « La perversion » parce que c'est le titre d'un ouvrage fort bien écrit d'Hervé Castanet lequel comme certains d'entre vous le savent était tout récemment à Strasbourg pour une conférence, et se trouve être aussi le directeur des prochaines journées de l'école sur le thème « le rapport sexuel au XXIème siècle »

Je vous renvoie donc à cet ouvrage et spécialement au chapitre « Lacan et l'objet » où vous trouverez, beaucoup mieux dit, une part importante de ce que je vais essayer de balbutier maintenant, sous un autre titre, dont je vais m'expliquer. Ce titre c'est « le revers de la médaille », avec comme sous titre « l'impossible et la pulsion ».

Je me référerais essentiellement à Freud dans *Pulsion et destin des pulsions*, à l'article de Lacan *Subversion du sujet et dialectique du désir* dans les *Ecrits*, et essentiellement à ses séminaires XI, *Les quatre concepts*, et XX *Encore*, enfin aux *Six paradigmes de la jouissance* de Jacques Alain-Miller et tout spécialement au sixième de ces paradigmes.

Une question clinique préliminaire

Je voudrais introduire mon propos par un cas clinique ou plutôt une question qui m'a été posée au sujet d'un de mes patients pas plus tard que la semaine dernière, question concernant sinon sa perversion - le mot n'a pas été prononcé par mon interlocutrice - tout du moins celle d'une chimiothérapie de ses pulsions.

Mon hypothèse concernant les faits que je vais évoquer, est que nous avons affaire à un passage à l'acte ou à un *acting-out* qu'on peut qualifier de pervers au sens psychiatrique classique, puisque les actes sont à caractère pédophile, doublé d'un acte manqué que je préciserai, chez un sujet névrosé et non pas pervers.

Il s'agit d'un jeune homme d'à peine 20 ans qui séjourne dans un foyer où il est encadré par des éducateurs. Il est également sous tutelle et travaille dans un ESAT, ce qu'on appelait un CAT.

Il m'a été adressé, il y a peu de temps, par ses éducateurs inquiets après qu'il se soit ouvert à eux de pratiques sexuelles avec de jeunes garçons, inaugurées à l'adolescence avec l'un de ses petits frères, préféré de sa mère selon lui. Son histoire est socialement lourde, il n'a pas connu son père et perdu sa mère, avec laquelle il a peu vécu, il y a cinq

ans environ. La petite enfance et la fin de l'adolescence sont marquées par tout un parcours de foyers de l'enfance en institutions pour déficients intellectuels.

Au fil de nos rencontres auxquelles il dit tenir, il fait essentiellement état de sa solitude affective et de sa quête incessante de partenaires sexuels. Il est loin d'être indifférent à la beauté des jeunes filles - il en a connu et a semble-t-il eu des relations hétérosexuelles - mais il est aussi très sensible à la beauté des petits garçons, de mineurs donc, bien qu'averti et prévenu - y compris par moi - des risques très sérieux qu'il encourait de tomber sous le coup de la loi, quand bien même ces derniers seraient-ils consentants.

C'est dans ce contexte qu'il se présente à son rendez-vous de la semaine dernière accompagné de son éducatrice référente qui m'explique qu'il lui a raconté avoir perdu, deux jours auparavant, ses lunettes récemment acquises - c'est l'acte manqué - dans la cave où il s'est adonné avec deux jeunes garçons de neuf ans, plus que consentants d'après lui puisqu'ils l'y auraient invité, à des attouchements et peut être plus.

Nous conviendrons avec cette éducatrice, puis avec le directeur du foyer qui l'héberge, de la nécessité d'un signalement auquel il a été procédé, et son éducatrice concluait cette rencontre en m'interrogeant sur l'indication d'un traitement médicamenteux, hormonal ou autre, de la sexualité, « des pulsions » me dit-elle, de ce jeune homme qui outre cet acte préoccupant et pas sans antécédent, passait, me précisait-elle, beaucoup de temps au foyer dans les toilettes, suggérant une activité masturbatoire fréquente et intensive. J'ai répondu par la négative, et cette réponse je voudrais l'argumenter.

Cette question qui eut le mérite d'être posée, introduit en effet deux ordres de confusion.

Le premier confond la pulsion avec le « *registre organique* » (Séminaire XI page 48), en deçà de la parole, celui du besoin ou de l'instinct dont on pourrait rabaisser le niveau quand il déborde, alors que la pulsion est une conséquence de ce que l'humain est un être parlant et, comme l'écrit Lacan dans *Fonction de la psychanalyse en criminologie*, « *parler d'un excès de libido est une expression vide de sens* » (*Ecrits*, page 148).

Le second ne distingue pas symptôme et pulsion au sens que leur ont donné Freud et Lacan.

Une formule

Pour motiver ce « Non », sans perdre de vue qu'il s'agit aussi d'introduire au thème des prochaines journées d'automne de l'Ecole, je vous propose de partir de la formule classique, sinon canonique, de Lacan dans les *Ecrits* (page 821) :

« *La jouissance est interdite à qui parle comme tel* ».

Avant toute chose, remarques préliminaires, je voudrais attirer votre attention sur trois points de cette formule.

Premièrement le « *La* » - c'est ce qui donne le ton - attaché à ce mot qu'on pressent lourd de sens « *jouissance* », ça n'est pas « une » c'est « *La* ».

Deuxièmement « *interdite* » qui suggère un entre les dits, un « *entre les lignes* » (*Ecrits*, page 821 et *Encore*, page 108) qu'on ne peut pas dire, autrement dit comme s'exprime Lacan dans *Encore* (page 10), « *une instance négative* ».

Troisièmement, le « *à qui parle comme tel* » implique lui une incompatibilité entre « *La jouissance* » et la parole.

Ceci posé, une suite de trois questions à propos de cette formule :

Une première question est dès lors légitime : « Pourquoi le fait de parler a-t-il cette conséquence là ? »

Une deuxième question qui complique les choses en introduisant un apparent paradoxe, est d'interroger le lien de cette formule avec la pulsion dont Freud nous dit qu'elle se satisfait toujours. La satisfaction chez Freud, c'est la *Befriedigung*, il y aurait donc lieu de bien distinguer « *La jouissance* » de « *la satisfaction* ».

Une troisième question, enfin, au regard toujours de cette formule, est de se demander comment situer cette jouissance impossible à dire ou « *interdite* » par rapport aux autres jouissances possibles, sinon permises, et qu'on qualifiera en raison du « *La* » que j'ai souligné, de secondaires, collatérales ou « *dégradées* », (adjectif que j'emprunte à Armand Zaloszyk). Ces jouissances on en trouve le catalogue, dans le sixième paradigme de Jacques Alain Miller :

- la jouissance phallique, assimilée à la jouissance masturbatoire de l'idiot (*Encore*, page 75), au sens étymologique du solitaire
- la jouissance du blabla, et c'est dire que parler fait jouir (*Encore*, page 95)
- la jouissance de la sublimation, quand bien même la sublimation implique selon Freud une reconnaissance de l'Autre
- enfin les « *lichettes* » de jouissance selon l'expression de Lacan connotant une minoration que dispensent les zones érogènes diversifiées en « *quatre* » (*Encore*, page 114) auxquelles correspondent les objets a « *plus de jouir* »

Une mention spéciale doit être faite ici concernant « *l'Autre jouissance* », dite « *supplémentaire* », propre à ceux - celles et ceux - qui se rangent du côté droit des formules de la sexualité dans *Encore*. En effet, elle ne figure pas dans le catalogue de Jacques-Alain Miller. C'est une énigme que je laisse momentanément en suspens.

Cependant, la lecture de ce sixième paradigme de la jouissance rappelle que pour Lacan s' « *il n'y a pas* » de rapport sexuel, « *il y a* » au moins ces quatre jouissances là qui se caractérisent - c'est une première ligne de partage des eaux - d'être asexuées, sans l'Autre sexué et qu'il s'agit là d'une sorte de revers de la médaille.

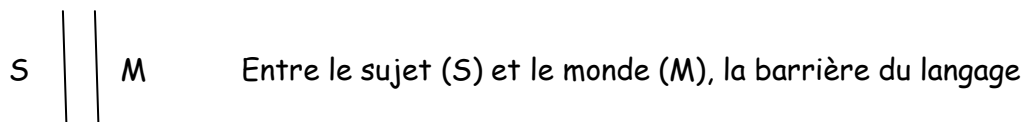
Première question

Je peux maintenant m'essayer à répondre à la première question : « Pourquoi le fait de parler a-t-il cette conséquence là ? »

A cette fin, je vais reprendre rapidement des choses que vous connaissez déjà, et les mettre bout à bout.

Ainsi, parler chez l'humain implique de se servir d'un langage constitué de signes ou de signifiants que Lacan appelle, dans un premier temps, l'Autre avec un grand A qu'il désigne encore de « *trésor du signifiant* ». Deux conséquences s'en déduisent.

Tout d'abord, et c'est une référence à la *Question Préliminaire* dans les *Ecrits*, le *perceptif* - le sujet de la perception - ne saisit pas la réalité à partir des sens parce que le *perceptum* est structuré par le langage.



Paradigmatique de cette considération, il est des langues qu'évoque Lacan où le mot neige se diffracte en une multitude d'autres mots pour spécifier ses divers états qui n'ont dans notre langue, et sous nos climats, aucune pertinence.

Ensuite, la « structure » du langage va déterminer ce qui du monde est symbolisable. J'ouvre ici une petite parenthèse à propos du mot structure, parce que ce mot est d'une part assez usité - on parle entre autre de structure névrotique ou psychotique - et que d'autre part « *structure* » est datée et renvoie au structuralisme, à l'idée, pour faire simple, de quelque chose régit par une loi naturelle.

Avec ce mot, on est donc du côté de la science, voire même de la science dure en opposition, comme on sait, à la science molle, ce dont peut rendre compte le jeu de mots qu'on doit à Jacques Alain Miller « *s'truc dure* ». Or il y a lieu de prendre en compte la périodisation de l'enseignement de Lacan dont précisément Jacques-Alain Miller est le promoteur. En effet, Lacan n'a pas cessé de modifier ses points de vue (Freud aussi d'ailleurs), d'élaborer contre Lacan, de se contredire, à telle enseigne que lorsqu'on a cru avec l'un de ses concepts - *Begriff* - saisir quelque chose, on se retrouve après quelques séminaires avec du sable qui vous coule entre les doigts, au point que le même Jacques-Alain Miller est amené dans ses derniers cours à parler de psychanalyse « liquide ».

Par exemple, à propos justement du langage, il y a d'abord, pour aller vite, un Lacan I qui va chercher chez le linguiste Ferdinand de Saussure son mathème S1 - S2, pour résumer par ces deux lettres l'ensemble des signifiants qui ne se distinguent que par leur différence, et, chez Roman Jakobson, pour la question de la signification la métaphore et la métonymie. Ça, c'est la période dure de Lacan en référence à la linguistique comme « *science moderne* » (*Séminaire I*, page 288) qu'illustre encore le schéma des circuits déterminés de son commentaire dans les *Ecrits*, de *La lettre volée* d'Edgar Poe.

Puis il y a un Lacan II qui est amené à jouer de l'équivoque, de la phonétisation de S1 pour en arriver à « *l'essaim* », et il n'est plus question de langage mais de la « *lalangue* » qui bourdonne d'équivoque et d'à-peu-près. La lalangue c'est « *la parole avant son ordonnancement grammatical et lexicographique* » (*Les six paradigmes*, page 25). C'est exemplifié par Michel Leiris avec son « Reusement ! » (il rapporte dans *La règle du jeu* qu'enfant il s'exclame « Reusement ! » pour dire la joie qu'il éprouve à constater qu'un de ses petits soldats de plomb ne s'était pas brisé en tombant, ce qui lui valut d'un adulte présent la remarque selon laquelle l'ordonnance du langage est de dire « Heureusement ! » et non pas « Reusement »), mais Esthela Solano l'a aussi illustré récemment à propos de son commentaire sur l'homme aux rats chez lequel *Ratte*, le rat assone avec *Rate*, le paiement partiel. Le langage est une « *élucubration de savoir* » sur « *lalangue* » (*Encore*, pages 126-127).

LACAN I		LACAN II
S1 - S2	—————→	S1 (essaim)
Nécessaire		contingent
Linguistique		« linguisterie » (<i>Encore</i> , page 20)

Si vous avez déjà vu un essaim d'abeilles ça n'est pas comme une ruche avec ses alvéoles de cire géométriques et régulières, ça vit un essaim, ça bouge, ça change de forme, c'est mou, on y distingue pas grand-chose ou que de façon fugitive, peut être même que ça jouit un essaim, et que c'est ce qui justifie qu'on parle de « *la jouissance du blablabla* », et conséquemment motive la séance courte.

Je ferme la parenthèse en faisant remarquer que le Lacan II n'invalide pas le Lacan I puisque l'interprétation par l'équivoque c'est jouer du Lacan I sur le Lacan II, interroger la lalangue avec le langage ; et que c'est le Lacan I qui nous amène à remarquer, et c'est fondamental, que le langage présente « *un défaut de structure* » dont on peut prendre prosaïquement la mesure en ouvrant un dictionnaire. Des signifiants y renvoient à d'autres signifiants, et, des significations à d'autres significations. Comme le dit Lacan dans le séminaire (*Encore*, page 74) : « *il n'y a nulle part de dernier mot* », ce à quoi on peut ajouter qu'on n'est pas près de trouver un logiciel de traduction digne de ce nom.

Donc en 1960, c'est à la page 817 des *Ecrits*, il introduit le signe S(A) qui se lit signifiant qui manque dans l'Autre ou, mieux, signifiant d'un manque dans l'Autre. Autrement dit tout ne peut pas se dire, il y a dans l'Autre un « *trou* » (*Encore*, page 31) qui ne peut être nommé, impossible à symboliser, et qui introduit à une logique du « *pas tout* » symbolique ou imaginaire. Il y a le réel.

Et Lacan introduit là son objet *a* qui ne dit donc pas ce « *trou* » qui a valence de réel, mais l'écrit, par exception, d'une petite lettre. L'Autre n'est donc pas tant incomplet qu'inconsistant d'où il n'existe pas, *A'*, et par ce trou le sens fuit à tire larigot.

Si maintenant on applique ce défaut de structure du langage sur le corps - disons initial-affecté de jouissance comme en témoigne malheureusement le schizophrène, compte-tenu de l'effet de mortification des signifiants sur la jouissance, on peut représenter le corps par ce plan « *brulé* », nettoyé, déserté par la jouissance et percé d'un trou, où s'écrit *a*, et dont les bords palpitent encore puisque, si c'est là ce que Freud appelle les zones érogènes, ce sont les lieux pour Lacan « où la jouissance peut se réfugier » (La logique du fantasme 14.06.1967), sous les espèces de « *lichettes* »: lèvre de la bouche, marge de l'anus, fente des paupières, pavillon de l'oreille.

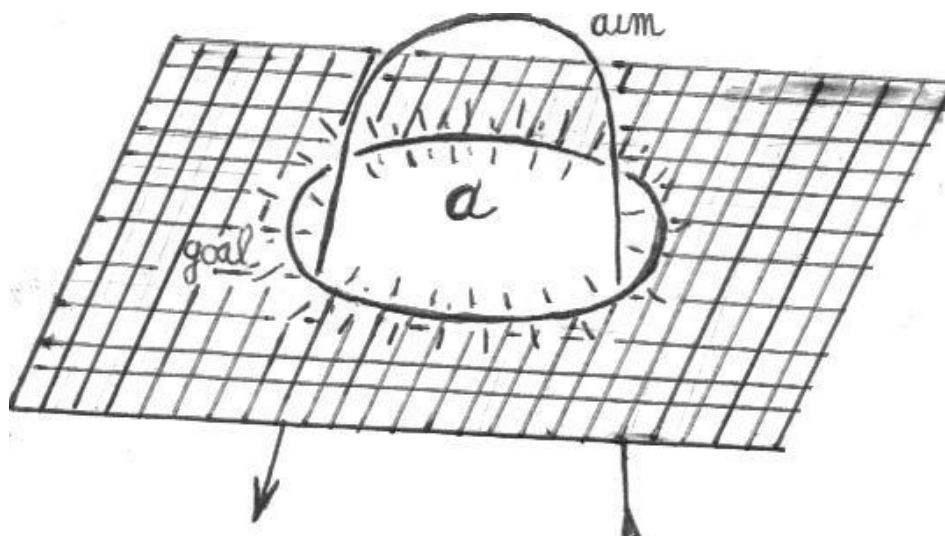
Incidemment, et pour presque épuiser ce registre des jouissances qu'« *il y a* », précisons ici que les érections du petit Hans, comme celles du petit homme aux rats - ainsi que le rappelait Esthela Solano - vécues dans *l'hétéro*, l'altérité conduisent Lacan à situer la jouissance phallique en provenance d'un organe hors-corps qui fait donc appel au registre imaginaire.

Deuxième question

Je peux maintenant conclure et répondre à la deuxième question de mon introduction : « Quel lien de la formule initiale de Lacan avec la pulsion dont Freud nous dit qu'elle se satisfait toujours ? ».

La pulsion est en effet chez Lacan une modalité de décliner la structure $S(A)$. C'est parce qu'il y a dans l'Autre cette faille que la pulsion émerge, comme effet de la structure.

Ce manque réel, *a*, c'est ce que la pulsion permet de saisir, en ceci que « dans son trajet » - que Lacan nomme « *aim* » dans le Séminaire XI - « dans son trajet pour atteindre l'être sexué de l'Autre, elle en fait le tour, soit le rate », écrit Hervé Castanet.



Le *goal*, le but est marqué, la satisfaction obtenue par ce retour dans les filets. Freud précise bien que l'objet est « *indifférent* », et ça n'est pas parce qu'on les multiplie, comme y pousse le discours capitaliste, ou qu'ils sont de plus grande qualité dans la

sublimation qu'on les rate moins, puisque tel est le circuit de la pulsion, et c'est ce qui rend compte de « *la force constante* », de l'insistance - et pas seulement pour le patient dont j'ai parlé - de la poussée, du *Drang*, « *interdisant toute assimilation de la pulsion à une fonction biologique* » (Séminaire XI, page 164). Les traitements chimiques, hormonaux ou autres, sont donc bien contre-indiqués concernant la pulsion.

Cette satisfaction est bien paradoxale puisqu'elle se produit d'un ratage. La jouissance qui s'en trouve mortifiée « *c'est la jouissance du corps de l'Autre qui le symbolise* » (*Encore*, page 11) et c'est la raison pour laquelle on la nomme aussi pulsion de mort. Ce qui est par contre satisfait, c'est la formule dont j'ai pris mon départ.

On saisit encore par là que cette satisfaction de la pulsion qui est donc une jouissance du corps propre, ait pu être aussi qualifiée de « plaisir mauvais » puisqu'elle rend « *heureux* » de passer à côté de l'Autre et de ne pas jouir de son corps.

L'objet *a*, dit « plus de jouir », peut désormais s'entendre dans sa double valence, petit reste de jouir pour le corps propre et plus - au sens de pas - de jouir du corps de l'Autre. C'est ce qui fait de nous tous des solitaires, et cela n'est pas nouveau (*Le Monde* 2, No 195, Novembre 2007, « Les nouveaux solitaires »).

Au revers de la médaille, c'est la figure quelque peu obscène et cynique de Diogène qui est frappée.

Diogène n'est pourtant pas un pervers lequel « *ne jouit pas* » (*Séminaire XVI*, page 256) mais se propose comme « *l'instrument* » (*Séminaire I*, page 247) de la jouissance de l'Autre qu'il veut faire exister comme non barré, *A*. Chez le pervers il n'y a pas d'il y a et là où il n'y a pas, pour lui, il y a. Mais Diogène ignore cependant l'amour dont Lacan dit qu'il fait « *condescendre la jouissance au désir* », qu'il « *supplée au rapport sexuel* » (*Encore*, page 44) qui ne peut pas s'écrire quoiqu'il prévienne qu' « *on ne peut en parler* » (*Encore*, page 17) ce qui nous ramène à notre fameuse formule et à l'énigme laissée en suspens.

L'énigme

« *L'amour et la jouissance sexuelle se rejoignent* » (*Encore*, page 48) en effet en ce lieu impossible à dire que Lacan cernera en introduisant « *l'Autre jouissance* ». Cette « *Autre jouissance* » résulte en quelque sorte de la définition de $\mathcal{L}a$ femme comme ce qui « *ne peut se dire* » (*Encore*, page 75), ce qui a pour conséquence que non seulement « *son sexe ne dit rien à l'homme* » pour lequel elle est donc « *l'Autre sexe* » (*Encore*, page 65) mais que cela la rend Autre à elle-même, c'est-à-dire la « *dédoublée* » (*Encore*, page 75). On conçoit dès lors le rapport de « *contiguïté* » qui peut s'établir entre ce « $\mathcal{L}a$ » et le $S(\mathcal{A})$ pas moins impossible à dire, mais source de cette jouissance tout aussi impossible à dire ou à « *savoir* » (*Encore*, page 70), mais possible à « *éprouver* » (*Encore*, page 69) « *quand ça arrive* », soit par contingence.

Ainsi « *la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté* » (Propos directifs pour un congrès sur la sexualité féminine. *Écrits*, page 735) et si Lacan, en raison de la difficulté à en obtenir témoignage

convoque les mystiques, il n'exclut pas que l'homme puisse servir ici de « *relais pour que la femme devienne cet Autre pour elle-même, comme elle l'est pour lui* » (*Ecrits*, page 732).

Un « *relais* » contingent mais nécessaire pour cet « *effort* » ne bouche pas le trou de l'Autre contrairement aux prétentions à être « *l'instrument* » bouche-trou à quoi se voue le pervers.

Le revers de la médaille pourrait en conséquence voire se dédoubler le visage de Diogène en celui de Tirésias.